

1

– Maman, maman. Il y a un homme qui dort dans le jardin. Il est drôle, on dirait qu’il est tout cassé.

La petite Caroline vint se réfugier dans les jupes de sa mère qui était en train de préparer le petit-déjeuner. L’odeur du chocolat chaud enveloppait la cuisine d’une suavité familière. Marine appréciait particulièrement ce moment où la journée était encore pleine de promesses, pleine d’incertitudes, comme autant d’espérances. Ce moment où le rêve était encore permis dans la continuité de ceux qui avaient peuplé sa nuit. Bientôt viendrait la réalité du travail et des tâches ménagères.

La maman ne crut pas tout de suite sa fille qui avait l’habitude de raconter des histoires les plus invraisemblables. Son imagination paraissait sans limite, sans censure. De qui pouvait-elle tenir cette fantaisie romanesque ? En tout cas, pas de son père qui parcourait le monde pour vendre des avions.

On ne pouvait pas trouver quelqu'un de plus rationnel que lui. Peut-être de sa grand-mère ? On prétend que les caractères sautent une génération. Oui, certainement de sa grand-mère qui adorait se perdre dans des affabulations. Très cultivée, elle se complaisait à mêler la réalité avec un onirisme érudit. Caroline la vénérait. Elles pouvaient passer tout un après-midi ensemble, complotant et chuchotant dès que quelqu'un s'approchait de leurs messes basses.

– Maman, je te jure, ce n'est pas une blague. Il y a vraiment un homme couché sur le gazon. Regarde, on voit ses cheveux.

Marine se tourna pour observer son jardin à travers les carreaux de la fenêtre. Il faudrait les laver, des reflets suspects irisaient le verre, faisant naître des visions changeantes, presque fractales. La maman se concentra, plissa son front, et crut effectivement distinguer quelque chose. Elle se rapprocha du châssis, essuya une buée matinale et découvrit effectivement un corps allongé sur l'herbe. Un SDF était venu dormir chez elle ! Jusqu'où la misère du monde ira-t-elle ? Jusque chez elle, en tout cas. Le gisant paraissait toutefois quelque peu désarticulé. Face contre terre, il semblait faire un grand écart horizontal, la jambe droite reposant à côté de sa tête. Le cœur de la maîtresse des lieux s'affola.

Quelque chose ne collait pas. L'homme semblait en outre enfoncé dans le sol, comme s'il avait voulu y laisser son empreinte. Certes, il avait beaucoup plu la veille, mais tout de même.

– Caroline, ne bouge pas. Reste dans la cuisine, je vais aller voir dehors. Prends ton bol de petit-déjeuner et mange tes céréales.

La petite fille obéit, sachant très bien que du haut de sa chaise, elle resterait aux premières loges du spectacle.

Marine hésita avant de sortir. Se dirigeant vers le placard à outils, elle s'arma d'une grande pelle avant d'affronter l'inconnu. Son courage s'en trouva légèrement rassuré, bien que son cœur continuât de battre une chamade endiablée. Si au moins André était là ! Mais non, toujours parti aux antipodes. Ils les avaient appelés sur Skype la veille depuis Singapour. Il semblait heureux loin des siens. Pourquoi devait-elle toujours affronter seule les événements les plus difficiles ?

Son lourd instrument de combat à la main, elle s'avança silencieusement vers l'inconnu. Elle s'arrêtait à chaque pas, comme si elle avait peur que le gisant se réveille pour lui sauter dessus. À mesure qu'elle progressait, la scène lui paraissait de plus

en plus surréaliste : un tableau de Jérôme Bosch, aux couleurs floutées par l'humidité ambiante. Les membres de cet homme semblaient désolidarisés de son tronc. La tête-même penchait dangereusement sur le côté droit, visage presque enfoncé dans la terre. Un pressentiment fit son chemin dans le cerveau de Marine. Non. Elle était maintenant toute proche du corps. Elle plaça la pelle au-dessus, prête à l'abattre au premier mouvement. Rien. La nature semblait à l'unisson, anormalement silencieuse, comme si les oiseaux eux-mêmes attendaient le dénouement du spectacle. Du bout de la partie métallique de son arme, la mère de famille toucha la veste en cuir de l'individu, d'abord doucement, puis avec plus d'énergie. Aucune réaction. Une vague de frissons parcourut la colonne vertébrale de la jardinière, donnant naissance à un début de tremblement. D'un mouvement plus violent, elle arriva à retourner le gisant, avant de pousser un cri qui résonna sur les murs de toutes les maisons alentour. L'homme, aussi pâle que la mort, n'avait plus de nez et sa jambe droite était restée immobile.